

LA MÉNAGERIE DE VERRE

TENNESSEE
WILLIAMS

LA MÉNAGERIE
DE VERRE
(The Glass Menagerie)

Traduction de Jean-Michel Déprats
Préface de Marie-Claire Pasquier

éditions

THEATRALES

À Irina Brook,
pour sa relecture attentive et vigilante,
à Marie-Claire Pasquier,
pour ses éclaircissements et ses suggestions inspirées,
à Nathalie Raboutet,
pour son dévouement méticuleux et son aide précieuse.
J.-M. D.



© 1945, Renewed 1973, The University of the South, *The Glass Menagerie*.
Published by arrangement with the University of the South, Sewanee,
Tennessee.

© 2000, 2004, Éditions THÉÂTRALES, pour la traduction française de
Jean-Michel Déprats – 38, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 75014 Paris.

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur
ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autori-
sation devra être déposée auprès de la SACD.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute repré-
sentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement
de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et
suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-157-2

LA MÉNAGERIE DE VERRE

PERSONNAGES

AMANDA WINGFIELD (la mère) : *Petite bonne femme d'une grande vitalité un peu brouillonne qui s'accroche désespérément à un ailleurs dans le temps et dans l'espace. Ce personnage doit être créé avec soin, pour éviter le stéréotype. Elle n'est pas paranoïaque, mais sa vie est une forme de paranoïa. Il y a beaucoup à admirer chez Amanda, beaucoup à aimer et à prendre en pitié, mais autant qui prête à rire. Assurément, elle a de l'endurance et une sorte d'héroïsme, et bien que sa maladresse la rende parfois involontairement cruelle, il y a de la tendresse dans sa frêle personne.*

LAURA WINGFIELD (sa fille) : *Amanda, n'étant pas parvenue à entrer en rapport avec la réalité, continue de vivre essentiellement dans ses illusions, mais la situation de Laura est bien pire. Une maladie d'enfance l'a rendue infirme, elle a une jambe légèrement plus courte que l'autre, et maintenue dans une prothèse. Cette infirmité sera seulement suggérée à la représentation. L'isolement de Laura, qui vient de là, n'a fait que croître jusqu'à ce qu'elle devienne comme une pièce de sa propre collection d'objets en verre, trop délicieusement fragile pour quitter son étagère.*

TOM WINGFIELD (son fils et le narrateur de la pièce) : *Poète qui travaille dans un entrepôt. Il n'est pas d'un caractère inflexible, mais pour échapper au piège, il faut qu'il soit impitoyable.*

JIM O'CONNOR (le galant) : *Sympathique jeune homme banal.*

Scène : Une ruelle à Saint-Louis.

Première partie : On se prépare à recevoir un galant.

Deuxième partie : La visite du galant.

Époque : Le présent et le passé.

Cette traduction de *La Ménagerie de verre* a été créée au Théâtre Kléber-Méleau à Lausanne le 26 septembre 2000, dans une mise en scène d'Irina Brook, avec : Serge Avédikian (*Tom*), Romane Bohringer (*Laura*), Samuel Jouy (*Jim*), Josiane Stoleru (*Amanda*). Décor et costumes : Noëlle Ginefri. Musique : Franck Frenzy. Lumière : Zerlina Hughes. Mouvement : Fiona Battersby. Assistante : Nicole Aubry.

SCÈNE 1

L'appartement des Wingfield est situé à l'arrière d'un immeuble qui est le type même de ces vastes ensembles de cellules d'habitation semblables à des ruches qui poussent comme des verrues dans les centres surpeuplés où vit la petite bourgeoisie. Ces immeubles sont symptomatiques de la tendance de cette partie considérable et parfaitement asservie de la société américaine à éviter le mouvement et la différenciation et à se complaire dans l'automatisme d'une masse grégaire.

L'appartement donne sur une ruelle et on y accède par une échelle à incendie, structure dont le nom même suggère une vérité poétique involontaire, car tous ces immeubles géants brûlent sans cesse du feu lent et implacable du désespoir humain. L'échelle à incendie fait partie du décor – on voit le palier et les marches qui en descendent.

La pièce se passe dans la mémoire et n'est donc pas réaliste. La mémoire se permet beaucoup de licences poétiques. Elle omet certains détails; d'autres sont exagérés, selon la valeur émotionnelle des souvenirs, car la mémoire a son siège essentiellement dans le cœur. L'intérieur de l'appartement est donc plutôt obscur et poétique.

Au lever du rideau, le public a devant lui le mur du fond, sombre et sinistre, de l'immeuble des Wingfield. Cet immeuble, parallèle à la rampe, est flanqué des deux côtés de ruelles sombres et étroites qui débouchent sur des gorges lugubres encombrées de cordes à linge enchevêtrées, de poubelles et du sinistre lacis des échelles à incendie avoisinantes. C'est par ces ruelles latérales que se font toutes les entrées et sorties extérieures au cours de la pièce. À la fin du monologue introductif de Tom, le sombre mur de l'immeuble révèle lentement (grâce à un effet de transparence) l'intérieur de l'appartement des Wingfield situé au rez-de-chaussée.

À l'avant-scène se trouve le salon, qui sert aussi de chambre à coucher pour Laura quand on déplie le canapé. En fond de scène et au centre, séparée du salon par une large arcade ou second proscenium qui se ferme par des rideaux transparents et fanés (ou second rideau de scène) se trouve la salle à manger. Sur un vieux meuble à étagères on aperçoit des dizaines d'animaux en verre transparent. Un agrandissement de la photo du père est suspendu au mur du salon, face au public, à gauche de l'arcade. C'est le portrait d'un beau gars

coiffé du calot des soldats de la Première Guerre mondiale. Il sourit fièrement, il sourit immuablement comme pour dire : «Je sourirai toujours.»

Le public entend et voit la première scène dans la salle à manger à travers le quatrième mur transparent de l'immeuble et à travers les rideaux transparents en tulle qui ferment l'arcade de la salle à manger. C'est pendant cette scène d'exposition que le quatrième mur remonte lentement dans les cintres. Ce mur extérieur transparent ne redescendra qu'à la fin de la pièce, pendant le dernier monologue de Tom.

Le narrateur est une convention affichée de la pièce. Il prend avec la convention dramatique toutes les libertés qu'il juge utiles à son propos.

Tom, vêtu en matelot de la marine marchande, entre côté cour, en provenance de la ruelle, et traverse nonchalamment le plateau à l'avant-scène jusqu'à l'échelle à incendie. Là, il s'arrête et allume une cigarette. Il s'adresse au public.

TOM.— Oui, je vais vous surprendre, j'ai des tours dans mon sac. Mais je suis l'inverse d'un prestidigitateur de music-hall. Lui vous présente une illusion qui a l'apparence de la vérité. Moi, je vous présente la vérité sous le masque plaisant de l'illusion. Pour commencer, je retourne le sablier du temps. Je remonte au charme rétro des années trente, où les représentants de l'immense bourgeoisie américaine s'inscrivaient dans une école pour aveugles. Leurs yeux les avaient trahis, ou plutôt ils avaient trahi leurs yeux, et leurs doigts s'efforçaient de déchiffrer le brûlant alphabet Braille d'une économie en train de se déliter. En Espagne, il y avait la révolution. Ici, il n'y avait que cris et confusion. En Espagne, il y avait Guernica. Ici, il y avait des émeutes ouvrières, parfois violentes, dans des villes habituellement paisibles comme Chicago, Cleveland, Saint-Louis...

Tel est l'arrière-plan social de la pièce.

Musique.

La pièce est faite de souvenirs.

À ce titre, elle est faiblement éclairée, sentimentale, non réaliste. Dans le souvenir, tout semble se passer en musique. C'est ce qui explique le violon dans les coulisses.

Je suis le narrateur de la pièce, et aussi l'un de ses personnages. Les autres personnages sont ma mère Amanda, ma sœur Laura, et un jeune galant qui apparaît dans les scènes finales.

C'est le personnage le plus réaliste de la pièce, puisque c'est l'émissaire

du monde de la réalité dont nous étions en quelque sorte coupés. Mais comme j'ai le faible qu'ont les poètes pour les symboles, j'utilise ce personnage aussi comme un symbole; il représente ce «quelque chose» longtemps différé mais toujours attendu pour lequel nous vivons.

Il y a un cinquième personnage dans la pièce qui n'apparaît que sur cette photo plus grande que nature que l'on voit au-dessus du manteau de cheminée. C'est notre père qui nous a abandonnés il y a longtemps. C'était un employé du téléphone qui était tombé amoureux des longues distances; il plaqua son travail auprès de la compagnie du téléphone et s'évanouit dans la nature, loin de la ville...

La dernière fois que nous avons eu de ses nouvelles, ce fut sous la forme d'une carte postale de Mazatlan sur la côte Pacifique du Mexique qui contenait en guise de message ces deux mots : « – Bonjour – Au revoir! » et pas d'adresse.

Je pense que le reste de la pièce s'expliquera tout seul...

On entend la voix d'Amanda à travers les rideaux.

SOUS-TITRE À L'ÉCRAN : «~~M~~AIS OÙ SONT LES NEIGES¹».

Tom écarte les rideaux et pénètre dans l'arrière-scène.

Amanda et Laura sont assises à une table pliante. Elles font semblant de manger, mais il n'y a ni nourriture ni couverts. Amanda fait face au public. Tom et Laura sont assis de profil.

L'intérieur de l'appartement s'est lentement éclairé et à travers le rideau transparent nous voyons Amanda et Laura assises à table en fond de scène.

AMANDA.– (appelant) Tom ?

TOM.– Oui, Maman.

AMANDA.– Nous ne pouvons pas dire le bénédicité tant que tu n'es pas à table!

TOM.– Je viens, Maman.

Il salue légèrement le public, et reparait quelques instants plus tard à sa place à table.

AMANDA.– (à son fils) Mon ange, ne pousse pas avec les doigts. Si tu dois pousser avec quelque chose, prends un croûton de pain. Et

1. En français dans le texte.